



Photo: Adam Rosendorff/Getty Images

## Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

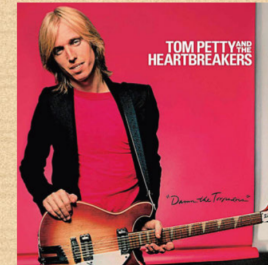
Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous...  
Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire N° 12 :  
MCA et Shelter Records  
contre Tom Petty

# Le tribunal des cœurs brisés

TOM PETTY AVAIT DU SANG INDIEN. Ce petit quelque chose qui interdit de se laisser faire. Plutôt que de se faire raser la tête, autant la faire tomber. L'homme blanc n'a jamais aimé la minorité, surtout lorsqu'il est en position de faiblesse. Tom Petty, de son vrai nom Thomas Earl Petty, était un homme du Sud, de taille moyenne, à l'accent presque méconnaissable. Parti chercher dans sa vingtaine l'aventure dans la lointaine Californie, il se présente avec ses potes sous le nom de Mudcrutch. Efficace, le jeune homme ne rentre pas bredouille au bercail. Des maisons de disques veulent le signer. Sans hésiter, il choisit Shelter Records, l'écurie de Leon Russell et Denny Cordell. Denny est anglais, parfait gentleman lorsqu'il s'agit de boire un verre, mais peu amène quand il faut parler *dough*, c'est-à-dire argent. Pour autant, c'est le perf de la guerre. Trop heureux d'obtenir une existence juridique, Tom Petty lâche tout, à commencer par l'intégralité de ses droits d'auteur cédés à Tarka Music (société d'édition de Denny Cordell) contre 10 000 dollars de royalties. En réalité, une avance pour se livrer *ad vitam eternam*. La belle affaire. Naïf, Petty a confondu songbook et droits d'auteur.

Plus tard, Mudcrutch se sépare, Petty échoue à sortir un disque solo et rejoint deux de ses ex-compagnons, Mike Campbell et Benmont Tench. Ils se baptisent les Heartbreakers. Le contrat signé par Tom Petty se poursuit avec son nouveau groupe. Denny Cordell (que Leon Russell a quitté depuis peu) publie leur premier album. Malgré quelques hits, presque un hymne ("American Girl"), le disque est un flop. Petty reproche ouvertement à ABC, le distributeur de Shelter Records, de n'avoir pas fait la publicité de l'œuvre. Néanmoins, il obtient une renégociation de son contrat. Désormais, il bénéficiera d'un droit de regard sur sa production artistique si la relation entre ABC et Shelter Records devait évoluer, et Shelter *in fine* changer de distributeur. Parait le deuxième disque : un peu en dessous du premier, mais bien au-dessus de la mélasse de l'époque. Pourtant, même tarif. L'industrie du disque est-elle ce monstrueux Goliath qui fait plier tous les César de la terre ? Ce n'est tout de même pas le cinéma, et ses voyous de Warner, David O Selznick et les autres. Petty ne veut pas se fâcher avec Cordell. Les Heartbreakers préparent un troisième album et ce sera leur chef-d'œuvre, Mike Campbell a dans sa besace des riffs comme on n'en fait plus, tranchants comme ceux de Keith Richards mais avec la moiteur du Sud, la vraie, pas empruntée à un quelconque imaginaire : une terre blanche qui pue la sueur autant que le racisme. "Damn The Torpedoes", qu'il s'appellera. A la recherche de la substance explosive, Petty engage un nouveau producteur, Jimmy Iovine, jeune italo-américain qui a travaillé



Petty prétend avoir conclu son premier contrat sous la contrainte. Cet argument fait allusion à la notion de *duress*, soit lorsqu'une personne a une position ascendante sur une autre, *coitus more ferarum* judiciaire en d'autres termes. Simultanément, les Heartbreakers sont sollicités par Danny Branson, cadre chez MCA, pour prendre date à l'amphithéâtre Universal de Los Angeles (filiale de MCA). Mais toute personne qui demande à bénéficier du Chapter Eleven doit s'adresser au juge pour prendre une décision. La situation est inextricable. Branson, qui dirige un label nouveau-né au sein de MCA, Backstreet Records, veut absolument signer Tom Petty et les Heartbreakers. C'est alors que Cordell décide d'abandonner la bataille judiciaire. Demeurent Petty et MCA, qui ne tardent pas à trouver un arrangement. À vrai dire, le label n'avait d'autre choix que de tomber d'accord. L'audience semblait tourner à l'avantage de Petty, bénéficiant des bonnes grâces d'un juge sensible aux désérités de la musique, ces perdants magnifiques. A l'évidence, la tactique est plus qu'astucieuse ; alors qu'en apparence, Tom donne le sentiment de forcer le label à annuler son contrat, sous couvert du Chapter Eleven, le tour de passe-passe juridique vise à obtenir un *new deal* financièrement beaucoup plus favorable. Pour le label, le précédent aurait été terrible. Bien que les termes de la transaction n'aient jamais été dévoilés, des sources bien informées avancent un montant de trois millions de dollars. Surtout, Tom Petty récupère ses droits d'auteur. La vie musicale est à n'en pas douter l'égal d'un fascinant roman picaresque. Octobre 1979, l'album est là. Allum judiciaire donc. Février 1980 : Petty fait la couverture de Rolling Stone. La consécration. Des torpilles en pagaille. Il se lâche. Raconte l'aléa judiciaire, le sentiment d'un justiciable qui court après la justice, à la façon d'un piéton qui s'évertue à dépasser la course d'une voiture lancée à plein régime. Ce n'est que du rock, bien sûr, mais le malaise, l'absence de sensibilité du droit à housculé Petty et sa bande. Tom Petty est un réfugié. Cette bonne idée judiciaire ne pouvait faire que jurisprudence. D'autres auraient s'en servir... plus tard. L'avenir appartient aux audacieux. Avec la force de l'esprit, Petty a su faire courber l'échine du label, rappelant derechef l'attitude d'un certain David : "Goliath s'était dressé, s'était mis en marche et s'approchait à la rencontre de David. Celui-ci s'élança et courut vers les lignes des ennemis à la rencontre du Philistin. Il plonge la main dans son sac, et en retire un caillou qu'il lança avec sa fonde. Il atteignit le Philistin au front, le caillou s'y enfonça, et Goliath tomba face contre terre." Parfois, il suffit d'une première pierre. Les WASP de Floride le savent depuis longtemps. Et les Cherokees aussi !